

FONDÉ EN 1879

14, rue Drouot
PARIS

Voir au verso

Correspondants de l'Argus :

Saint-Petersbourg, Moscou, Berlin,
Londres, New-York, Milan, Lisbonne,
Constantinople, Palerme,
Yokohama, etc.

N° DE DÉBIT.....

Extrait de LA RÉFORMEAdresse : ParisDate : 37

Signature :

Lettre Parisienne

Georges Rodenbach à Paris

Au milieu des rires de Noël, l'heure des pures joies enfantines qui visitent les plus pauvres maisons, un poète se mourait, un poète était mort. Si brusque fut la fin de Georges Rodenbach, qu'elle surprit ses intimes et ses familles, doutant, se refusant à croire au soudain adieu. Comme dans le conte entonné d'Edgard Poe, la Mort avait fait irruption dans la fête.

Georges Rodenbach souffrait depuis longtemps, il est vrai ; mais l'habitude même de la douleur avait accru l'énergie morale en cet homme lymphatique, nerveux et trop fin, qui ne semblait pas fait pour la résistance. Son courage trompait autour de lui, mais ne pouvait le tromper lui-même. On le félicitait de sa santé, mais sa prose et ses vers ne parlaient plus que de la mort.

Il y a dans la force de l'esprit quelque chose de surprenant. Elle lutte jusqu'à ce qu'elle se brise. Chez ce poète-ci, qui fut un doux et un subtil, la volonté prolongea la vie intérieure vers les extrêmes limites qu'elle ne peut franchir. Chez les plus grands et de plus puissants, sa rupture soudaine est parfois encore plus tragique : Stéphane Mallarmé, lui, resta droit, sans trembler sous le mal qui l'étouffait, et il mourut debout.

La Réforme a déjà parlé de l'œuvre de Rodenbach, et peut-être en parlera-t-elle encore. Je n'inscrirai donc pas ici les éloges qui méritent ses vers, et les réserves qu'ils appellent. Mais j'ai l'âme encore pleine du *dieu* que chantait sur ces œuvres de poète, et je songe que ce triomphe funèbre n'aurait pas saisi Rodenbach à Paris si sa patrie lui avait été moins dure. Il prit part, l'un des tout premiers, à ce bel élan vers la Beauté d'où naquit la *Jeune Belgique*. Mais que d'avances recut d'abord ce téméraire qui, avec deux ou trois amis, voulait fonder une littérature française dans les Flandres ! Il avait, pour ses compatriotes immédiats, un terriolo dédaigné ; il n'était pas assez local, et la ville de Gand rougissait de ces vers où elle n'avait pas découvert un poète.

Il y avait là un malentendu, mais je crois qu'il fut salutaire. La *Mer élégante* et l'*Hiver mondain*, livres artificiels, ne disaient pas le chant véritable de cette âme douce et nostalgique autant que subtile ; ils montraient la grâce apprécée, et ils en laissaient ignorer la sincère et la vierge sensibilité. A Paris, le sentiment du lointain fit comprendre à Georges Rodenbach les choses qu'il avait quittées, et cela se revela peu à peu à lui-même.

Il a dit, dans l'*Art en exil*, la souffrance d'un poète isolé dans une ville de Flandre. Il ne sentait pas que tout ce qui l'entourait là-bas avait pénétré en lui, et que c'était un peu de sa vie. Dans l'existence fiévreuse de Paris, ces souvenirs peuplèrent son cœur et prirent par le contraste une vigueur surprenante.

Ici, il avait été d'abord, plus que beaucoup d'autres, perdu dans le tumulte de la grande ville. Le boulevard l'accueillit et le garda ; il lui donna vite son empreinte d'élégance rapide et « parisienne », et cela fit peut-être beaucoup pour écarter de lui les poètes de sa génération. Le vernis extérieur les empêcha longtemps d'apercevoir les qualités plus simples et plus véritables de l'homme ; il fut jugé sans sympathie, et avec injustice.

Les plus gros succès de presse, les plus brillants succès mondains, et même l'amitié de quelques-uns ne purent jamais guérir la piqûre secrète qui ressuscita de cette petite guerre. Mais je ne suis pas loin de croire qu'elle lui fit au bien, en accentuant chez lui l'émotion nostalgique, en développant, au milieu de mille menues triomphes où il restait un peu de solitude — ces livres

intimes profondément vibrantes qui chantèrent le *Régne du silence* et la tristesse natale de Bruges.

Quelle ironie amère et banale il y a dans les choses ! Les préventions avaient peu à peu disparu ; Georges Rodenbach venait de publier de beaux vers libres et ils lui avaient conquis des sympathies et des admirations parmi les adversaires de la veille. La haute estime des lettrés accompagnait unanimement un succès grandissant et plus noblement mérité. Ce talent, un peu lent à s'achever, avait acquis toute la plénitude de sa force. La vie sourrait, plus belle que jamais, plus aisée, plus douce à la fois et plus largement glorieuse, lorsque la mort a frappé son coup inattendu.

Je songeais à cela, en revenant du cimetière, la tête pleine encore des admirables paroles que Catulle Mendès venait de prononcer sur la tombe ouverte. Et il me semblait que ces funérailles elles-mêmes avaient eu une éloquence significative.

Au départ, la foule nombreuse du tout Paris s'échelonnait devant le petit hôtel de l'avenue Berthier. A l'église, on doutait qu'il y eût assez de place ; mais on fit plus clairsemé déjà, sur la route du Père Lachaise. Et le temps avait changé, ce fut peu à peu la débandade de cette foule composée ; les mondains et les boulevardiers, tous les « cher ami » quotidiens se dispersaient à l'ouï, vagues et rapides comme les poignées de main qu'ils échangeaient hier avec le mort.

Au cimetière nous n'étions plus que vingt, et ces fidèles pressés autour de la tombe étaient presque tous des poètes. De ceux-là, plusieurs avaient été parfois sévères pour le poète vivant, ils avaient peu fréquenté l'homme de lettres répandu et influent qu'il fut ; mais leur poigne de main n'avait pas été un mensonge ; et ils suivaient jusqu'au bout le frère heureux, trop combe,

qui avait eu comme eux le culte des choses justes.

Albert